

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Christian ZARN

La croix sur la Cime de l'Est

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1942, tome 41, p. 261-265

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

La croix sur la Cime de l'Est

Bénédiction de l'Alpe ! Que de souvenirs dans ces mots pour tous ceux qui y ont pris part ! En Valais, où elle a lieu particulièrement depuis des siècles, elle s'accompagne d'une grande fête villageoise. L'une des plus pittoresques est sans doute celle de Salanfe, merveilleux plateau situé au pied des Dents du Midi dont St-Maurice, (Mex, Massongex), Vérossaz, Evionnaz et Salvan se disputent la propriété et où leurs habitants conduisent leur bétail. Anciennement, les curés des quatre communes procédaient à tour de rôle à la bénédiction de l'alpage. La cérémonie avait lieu le 15 août et le lendemain, le prêtre, suivi de son « compagnon », passait de chalet en chalet pour recueillir le beurre de la journée, la dîme que les montagnards lui réservaient en récompense de la peine qu'il s'était donnée.

Le 16 août 1842, ce fut au vicaire de Salvan, chanoine Bruchon, de l'Abbaye de St-Maurice, qu'incomba la tâche de bénir l'Alpe. C'était un bon et intrépide montagnard. Ayant distingué parmi les nombreux visiteurs qui participaient à la cérémonie le fameux chasseur Delex, de Mex, il conçut l'audacieux projet de faire en sa compagnie l'ascension de la Cime de l'Est, pointe extrême de la chaîne des Dents du Midi. Il tint parole et voici comment il raconta par la suite son exploit :

« L'ascension du Mont-Blanc est plus célèbre, j'en conviens, que celle de la Dent du Midi, à cause de la hauteur

considérable qu'il faut franchir et des observations intéressantes que les savants y ont faites ; mais l'ascension de la Dent du Midi est plus glorieuse sous le rapport des dangers nombreux auxquels on est exposé.

» Notre caravane se composait de six personnes : le 16 août, à huit heures du matin, nous quittâmes la plaine de Salanfe pour commencer l'escalade des monts sourcilieux. Notre chef, M. Nicolas Delex, de Mex, dont le courage intrépide grandit en proportion du danger, nous engagea dans des routes connues de lui seul ; son aimable gaîté faisait oublier les peines de la route, et son expérience nous indiquait la pierre solide où notre pied devait se poser avec assurance. Après quatre heures de marche assez rapide, nous débarquâmes enfin sur cette mer immense de glace, appelée Plannévé. Durcie par les siècles, la neige s'est pour ainsi dire identifiée avec le rocher quelle couronne. Les larges crevasses qui la sillonnent, sont autant d'abîmes de plusieurs centaines de pieds de profondeur, au fond desquels nous avons plus d'une fois risqué d'être engloutis.

» Le glacier, entouré d'une architecture gothique et capricieuse, ressemble à une place forte inexpugnable, entourée de fortifications élevées par la main des hommes. Cet aspect singulier et fantastique de la nature, a peut-être donné lieu à cette tradition vulgaire sur les thaumaturges du Plannévé (les bourgeois), qui, dit-on, commandaient aux éléments et aux tempêtes, dispensaient à leur gré la pluie ou la grêle aux récoltes, ordonnaient aux torrents de briser leurs digues. Cependant ces châteaux gothiques, domaine et création de la nature, n'ont aucun caractère de possession de bourgeoisie, et je dois cet hommage à la vérité, que je n'ai vu aucune trace de l'habitation d'aussi formidables despotes.

» Déjà depuis longtemps nous ne trouvions pour toute trace de végétation que le lichen pâle et desséché. A peine pouvions-nous gravir les escarpements de la montagne ; le plus hardi et le plus habile s'aventurait le premier, et, parvenu à un point fixe, il jetait aux autres les cordes dont nous nous étions munis, et les tirait à lui.

» Vers les trois heures du soir seulement, après mille difficultés vaincues, nous domptâmes le colosse qui présente au voyageur stupéfait et presque effrayé ses flancs

nus et calcinés, et nous atteignîmes le sommet tant désiré. C'est un plateau faiblement incliné d'environ 30 pieds de long sur 20 de large, et élevé de 1500 pieds au-dessus du glacier de Plannévé ; il est couvert de pierres détachées de la masse principale. C'est du haut de ce dôme imposant que le spectacle le plus ravissant se déroula à nos yeux : le canton de Vaud, une partie de la France et de la Savoie, le Valais tout entier ; voilà quelles en étaient les décorations. L'aspect du Mont Blanc, assis sur les autres montagnes des Alpes qui lui servent de base et encore doré des derniers feux du soleil, était surtout solennel et majestueux. Malheureusement, de sombres nuages déroberent ce magnifique tableau sous un voile épais. Déjà le tonnerre grondait au-dessous de nous, l'orage éclatait sur la dent de Morcles, et s'approchait insensiblement. Nous jugeâmes prudent de quitter ces lieux dangereux de peur d'être atteints par le fluide destructeur. Un accident arrivé à nos instruments d'observation, ne nous permit pas de préciser l'élévation de la température ; nous pouvons seulement dire qu'une chaleur étouffante régnait à Salanfe, et que des flocons de neige tombaient autour de nous. Avant de descendre, je voulus entonner un chant d'actions de grâces, mais l'oppression excessive de ma poitrine s'y refusa, et je dus venir l'achever au chalet.

» Avant de terminer, je signale aux amateurs des scènes grandioses de la nature, la beauté des montagnes de Salanfe, qu'on trouve à 6 lieues au sud-ouest de Saint-Maurice. Une vaste plaine parfaitement unie, entourée de rochers dont la cime perce les nues, est l'une des plus fécondes en accidents pittoresques, qu'on puisse rencontrer en Suisse. Des ruisseaux alimentés par des neiges éternelles la sillonnent, et vont former la Pisse-vache, l'une des plus belles cascades de l'Europe. »

Cet écrit centenaire est conservé en manuscrit aux Archives cantonales de Sion. Il fut publié en 1842 déjà par la « Gazette du Simplon », et, de nouveau en 1930 dans « Les Alpes et la Suisse », ouvrage édité par la Section des Diablerets du Club Alpin Suisse à l'occasion du centenaire d'Eugène Rambert (pp. 282-283). Il était intéressant de le porter à la connaissance des lecteurs des « Echos » en cette année 1942.

Le récit du chanoine Bruchon se passe évidemment de tout commentaire. D'autres fervents de la montagne

allaient-ils suivre les traces qu'il avait marquées sur les « flancs nus et calcinés » de la Cime de l'Est, sous la conduite du chasseur Delex ? Voire.

Jusqu'en 1870, les émules du vicaire de Salvan ne furent pas très nombreux et nous demanderons à Javelle de nous en parler. Nous lisons en effet dans les « Echos des Alpes » de 1870 les lignes suivantes :

« Depuis la première ascension conduite par Delex, chasseur de Vérossaz (!), en 1842, deux seulement ont réussi, à ma connaissance : celle de MM. Rambert et Piccard, et la mienne enfin.

» Les tentatives couronnées de plus ou moins de succès sont beaucoup plus nombreuses ; peut-être en a-t-on fait une dizaine ; j'y suis pour une grosse part. » On sait que E. Javelle ne parvint à chef qu'après cinq laborieux essais.

Plus de soixante-dix ans se sont écoulés depuis, et la Cime de l'Est est devenue l'une des montagnes les plus courues du Valais. On ne sonne plus les cloches à Salvan lorsqu'un alpiniste arrive au sommet ! Des centaines d'hommes et de femmes le gravissent chaque année, et les récits faits par Rambert, Javelle et d'autres des dangers auxquels s'exposent les excursionnistes provoquent aujourd'hui un petit sourire ironique sur les lèvres des familiers de la montagne. Depuis se temps-là en effet la technique de l'alpinisme a fait de grands progrès. La Cime de l'Est s'y est pliée : elle a été vaincue par les couloirs de glace de Chalin, par la face de St-Maurice et même par le côté St-Barthélemy réputé insurmontable.

La facilité relative avec laquelle on escalade actuellement la pointe surplombant St-Maurice ne diminue cependant pas la valeur de l'exploit accompli en 1842 par le chanoine Bruchon et le chasseur Delex. Aussi le groupe de St-Maurice-Monte-Rosa du Club Alpin Suisse a-t-il décidé de commémorer ce centenaire par la pose d'une croix au sommet de la Dent.

Et à propos de croix citons encore Javelle qui écrivait en 1870 au sujet de la croix du Jorat :

« Au-sommet du col est une croix, signe toujours touchant de la piété naïve des montagnards et qui, sur ces hauteurs, rappelle si à propos les graves pensées.

« Cette croix, sans doute, pour ceux qui l'ont plantée, protégeait le pâturage contre l'esprit malin, et peut-être un peu contre l'orage...

« Naïves croyances ! Et ne valent-elles pas mieux que le scepticisme brutal de bien des montagnards plus civilisés d'aujourd'hui ? Puisque le défaut d'éducation ne leur permet guère de s'élever à de plus hautes pensées, n'est-il pas consolant pour eux de se confier en un Dieu protecteur, un Dieu bon qui défend ceux qui prient contre les tentations de l'esprit malin ?

« Pourtant il en est déjà, surtout de ceux de la vallée, qui ne la saluent plus au passage... Dans 50 ans, peut-être, on saluera moins encore, et un jour, la croix vermoulue étant emportée par l'orage, on ne songera plus à la remplacer... Ce jour-là je plaindrai les populations des montagnes » (loc. cit.).

Non, M. Javelle, aujourd'hui, après plus de soixante-dix ans, la croix du Jorat existe toujours et elle existera tant que nos montagnards sentiront le besoin d'appeler la protection d'En-Haut sur ceux qu'ils laissent à la garde de leur bétail.

Mais ce n'est pas tout, M. Javelle. Nous planterons une grande croix en fer forgé sur le plus haut sommet qui domine la vallée du Rhône. Nous la planterons non pas en signe de vaine gloire, mais en toute humilité, en signe de reconnaissance au divin Créateur de nos belles montagnes. Nous ne pourrions accomplir cet acte de gratitude au jour même du centenaire parce que les membres de notre groupe du Club Alpin seront alors retenus par des obligations militaires, mais le 30 août prochain, et, au pied du signe de notre Rédemption qui s'élancera vers le ciel, la messe sera célébrée et le prêtre dira aux assistants la valeur de cet acte de foi.

La croix sur la Cime de l'Est proclamera bien haut au peuple du Valais que le pays qui sait vivre à son ombre et entendre les leçons qu'elle prodigue est un grand pays chrétien devant qui s'ouvrent les promesses de l'avenir,

Christian ZARN